conviendra d'adopter, la somme de deux cents millions, plus une somme afférente aux frais d'émission ou de négociation, lesquels ne pourront dépasser cinq pour cent du principal.

La ville de Paris établira pour faire face au service de l'emprunt, une taxe municipale de guerre sur tels objets de consommation ou sur telle nature de revenu qu'il lui plaira d'imposer, et cette taxe pourra être attribuée par une affectation spéciale aux souscripteurs de l'emprunt.

La ville de Paris est également autorisée à engager, en tant que de besoin, pour la garantie de l'emprunt de guerre de 200 millions, tous les biens immobiliers qu'elle possède et qui ne sont pas affectés à un service public.

Fait à Paris, le 10 février 1871.

—

Le quartier général prussien n'a pas voulu admettre la signature du général de Valdan, sous prétexte que cet officier est prisonnier de guerre. M. de Moltke exige que les laissez-passer soient signés par M. Clément Thomas.

—

L'*Electeur libre* nous apprend que M. Ernest Picard s'est rendu à Versailles pour conférer avec M. de Bismark au sujet de l'indemnité à payer par la ville de Paris.

—

Un diplomate belge, M. Orban, ancien attaché à la légation du roi Léopold, à Paris, vient d'arriver de Bruxelles, chargé, dit-on, d'une mission de son gouvernement.

—

Le général Ducrot a donné sa démission de commandant en chef de l'une des armées de Paris ; les colonels et généraux de son armée ont voulu lui présenter le témoignage de leur estime, de leurs sympathies et de leurs regrets : Ils se sont présentés chez leur ancien général, qui a paru très-sensible à cette démarche. L'entrevue a été des plus touchantes ; les circonstances dans lesquelles elle se produisait inspiraient plus d'une réflexion triste et amère, mais tous avaient la conscience d'avoir fait courageusement leur devoir.

—

Il est inexact que M. Gambetta ait quitté Bordeaux. Une dépêche de M. Jules Simon dit que M. Gambetta n'a pas quitté le chef-lieu de la Gironde, et l'on ajoute que M. Gambetta serait sérieusement malade.

—

Le gouvernement de la défense nationale a appelé à Paris les généraux commandant en chef les armées des départements.

Les généraux Chanzy et Faidherbe se sont rendus en toute hâte à cet appel. Tous deux ont assisté à un conseil du gouvernement, convoqué extraordinairement, après quoi ils ont regagné leurs quartiers-généraux. Leur voyage paraît se rattacher à la préparation de l'exposé détaillé de ses actes que le gouvernement présentera à l'Assemblée nationale. La *Correspondance Havas* assure que M. Jules Favre demandera que ce document soit soumis à l'examen d'une commission spéciale, à laquelle il remettra les pièces à l'appui et donnera des explications confidentielles sur les affaires militaires et sur les actes spéciaux de la défense.

Déjà il aurait demandé et reçu de plusieurs généraux des rapports intéressants sur les opérations qu'ils ont faites et sur les combats qu'ils ont livrés. Le travail que le gouvernement prépare doit embrasser les différents services et les différentes branches de l'administration qu'il a dirigés. Il se terminera à l'armistice, au sujet duquel on assure qu'il entrera dans de grands détails.

RAVITAILLEMENT DE PARIS

Du 5 au 11 février, il est arrivé par le chemin de fer du Nord 75 trains de ravitaillement comprenant ensemble 2,675 wagons qui contenaient les marchandises ci-après.

9,594, 287 kil. de farines.
443, 648 — de riz.
882, 420 — de biscuits.
924, 425 — de salaisons.
1, 588, 504 — de denrées diverses.
363, 264 — de poisson.
3, 715, 000 — de combustible.
6, 894 — têtes de bétail.

Les deux fils du général d'Aurelles sont prisonniers et leur père méconnu ! C'est là bien des tristesses à la fois. Mais voici venir la justice et la vérité. M. le ministre de la guerre, non-seulement s'est vu contraint de renoncer à l'enquête promise, mais sa conscience d'honnête homme lui a fait un devoir de conserver au vainqueur de Coulmiers le titre et tous les priviléges de général en chef. En outre, dit le *Journal du Cher*, M. d'Aurelles vient de se voir gracieusement relever du cadre de réserve auquel l'avait condamné, malgré tant de forces et d'ardeur, une fatale limite d'âge.

On lit dans le *Siècle* :

M. Castagnary, rédacteur en chef du *Siècle*, est rentré hier soir à Bordeaux, après un voyage de quatre jours. C'est seulement en arrivant qu'il a eu connaissance des articles publiés en son absence.

Tout en maintenant l'opinion du *Siècle* sur la question vitale des incompatibilités, M. Castagnary ne saurait approuver les polémiques personnelles auxquelles cette discussion a donné lieu, et il en décline la responsabilité. On peut combattre les opinions de ses amis, mais il n'est jamais juste d'incriminer leurs intentions.

Cette petite note est véritablement impayable, et ceux qui rassemblent des documents pour servir à l'histoire des républicains de la troisième République, feront bien de la conserver dans leur dossier, comme preuve de la fermeté d'âme et de la fidélité de ceux du *Siècle*. En vérité, c'est un chef-d'œuvre, et que M. Castagnary est venu à point pour le commettre ! Personne n'ignore que le *Siècle* a reçu de l'administration de M. Gambetta cent mille francs, moyennant quoi il a été jusqu'à hier le défenseur le plus violent de toute la politique gambettiste. M. Jules Simon restant le plus fort, le voici soudain touché de la grâce, il lui pousse des scrupules, sa pudeur s'alarme, et il confesse d'un ton contrit qu'on a décidément été trop vif.

Allons, citoyens, un bon mouvement ! rendez l'argent ! *(Patrie)*

Lettre sur les élections

PAR MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Du devoir des honnêtes gens aux élections.

Mon cher ami,

Oui, vous avez raison, ce qui nous arrive est sans exemple dans notre histoire, et, je l'ajouterai, dans l'histoire d'aucun peuple. Comme vous le dites, dans une telle série de calamités, il est impossible de ne pas sentir la main de Dieu : aussi je vois les plus irréfléchis chercher avec anxiété quels ont pu être ici les desseins de la Providence.

Mais, je le pense comme vous, au milieu de tant de désastres, une chose du moins est sauvée, c'est l'honneur : l'honneur de Paris, l'honneur de la France. Nos ennemis eux-mêmes ont dû rendre hommage au courage de nos soldats; Paris, dans sa résistance inattendue, s'est montré héroïque; et, malgré l'incohérence politique qui, trop souvent, hélas! a déconcerté les meilleures combinaisons, l'attitude de la France, dans cette lutte si ardemment prolongée, et sur tant de points à la fois, par des armées inespérées, nous a ramené, comme me l'écrivait de l'Allemagne même une noble femme, le respect du monde.

Mais enfin, il est vrai de le dire, les revers militaires et la rigueur du vainqueur en ce moment nous placent dans une situation qui ne s'est jamais vue. Il s'agit de faire la paix, et voici qu'il va devenir, par suite des complications où nous sommes, presque aussi difficile de faire la paix qu'il l'a été après Sedan de faire la guerre.

Avant tout, il faut élire une Assemblée. Nous sommes convoqués, Paris le 5, toute la France le 8 de ce mois-ci. De l'émotion des batailles nous devons passer tout à coup aux préoccupations non moins graves de la lutte électorale. Et dans l'état où se trouve le tiers de la France, occupé par l'étranger, on nous donne huit jours pour préparer de telles élections !

C'est là, mon cher ami, ce qui vous effraie, et avec raison. D'un vote si précipité, me dites-vous, que peut-il sortir? Comment, dans le trouble où est le pays, lui a-t-on donné si peu de temps pour se reconnaître? Les passions mauvaises n'ont-elles pas trop beau jeu pour s'emparer de la future Assemblée par une sorte de tour de main électoral, peut-être déjà préparé? N'y a-t-il pas à craindre une nouvelle surprise de la France? Pourquoi ne pas attendre jusqu'au dimanche et donner, au moins, les 12 jours que M. Thiers, dans son *memorandum*, a déclaré nécessaires. Avec le 8, où trouvera-t-on le temps indispensable pour choisir des candidats, envoyer des bulletins, se mettre en communication avec les électeurs, et faire parvenir, au moins, la nouvelle des élections jusqu'au fond des campagnes ? Pris au dépourvu, dites-vous, on ne peut, on ne votera même pas !

Ainsi donc, mon ami, vous voilà effrayé et découragé. Effrayé, soit; mais découragé, non: nos devoirs en ce moment sont trop manifestes et trop sérieux. Jamais la patrie en péril n'a demandé aux bons citoyens plus de virilité et d'intelligence politique. C'est vous dire assez que je ne puis partager, au même degré que vous, les craintes que vous me manifestez sur le découragement possible des honnêtes gens, dans la tristesse abattue où les plongent nos revers : je ne puis croire que devant les raisons suprêmes qui nous pressent de tout faire pour donner à la France une assemblée qui soit à la hauteur de nos périls, il y ait lieu réellement de redouter et de gourmander l'indifférence et l'inertie des gens de bien?

En d'autres temps, je le sais, cette malheureuse apathie politique dont on a trop souvent, en notre pays comme ailleurs, donné l'exemple, nous a été bien fatale. J'estime que ça été là, dans les quarante dernières années, un de nos plus grands malheurs; mais aujourd'hui, dans la terrible situation où nous sommes, je n'hésite pas à dire que ce serait la calamité des calamités. La France alors perdrait sa dernière espérance.

Qu'on soit navré jusqu'au fond de l'âme, je le comprends; mais je ne comprends pas qu'on désespère et qu'on défaille. Il faudrait puiser, au contraire, dans le sentiment même de nos revers et de nos périls, le courage de tout faire pour sortir de l'abîme. Le contraire serait la plus indigne défaillance, ou plutôt ce serait toutes les défaillances à la fois.

Défaillance de la conscience d'abord! oui; s'imaginer que la conscience n'a rien à voir ici, ce serait l'erreur la plus étrange. Ça été là longtemps l'illusion des honnêtes gens. En se renfermant dans un système d'inaction, ils s'imaginaient ne sacrifier qu'un droit, en réalité ils sacrifiaient leur conscience et un devoir.

Le droit, il est certain; la loi le donne; et c'est assurément le plus grand que puisse exercer un homme libre. Mais aujourd'hui, dans le péril suprême de la France et de la Société, quand il s'agit d'une Assemblée qui va tenir entre ses mains les destinées du pays, l'exercice d'un tel droit n'est que l'accomplissement le plus strict du devoir. Certes, si jamais on dut quelque concours, quelque service à sa patrie, c'est maintenant. Si, dans une crise tellement décisive, il était permis d'abandonner son pays, de s'enfermer dans une inaction solitaire et égoïste, la patrie ne serait qu'un vain mot, et le patriotisme une chimère.

Il y a donc ici, pour nous tous, obligation rigoureuse d'agir, chacun dans la mesure de ses forces, si cette obligation est telle que nul ne peut la décliner; le P. Lacordaire l'a dit avec une raison évidente: « Parfois on peut sacrifier ses droits, mais on ne peut jamais sacrifier ses devoirs. »

Défaillance aussi de l'intelligence! si on ne voit pas les besoins et les périls de la France, ou si, les voyant, on méconnaît ce qu'elle vaut encore et ce qu'elle peut, et si on désespère de son avenir.

Défaillance du cœur enfin! si en présence de la patrie en détresse, et qu'il faut secourir et relever, on ne sent pas que, pour une telle œuvre et dans un tel moment, nul ne peut refuser son concours.

Des revers inattendus, tombés sur nous comme la foudre et dépassant nos plus fameux désastres; notre vieille fortune militaire nous trahissant tout à coup; une succession de capitulations sans exemple; après les héroïques batailles de Reischoffen et de Gravelotte, Sedan; après Sedan Metz; après Metz, Paris; et en même temps l'étranger couvrant de ses innombrables soldats le sol de la France! A côté d'une telle situation militaire, un état politique et social non moins inquiétant; le gouvernement, improvisé dans la tourmente, non reconnu par le vainqueur; une paix à conclure, et quelle paix! le pays à reconstituer ; et cela en face de tout ce qui fermente dans le capitale et dans la France entière: voilà ou nous en sommes!

Et l'Assemblée qu'il s'agit d'élire en de tels moments et pour de telles œuvres, vous craignez que les honnêtes gens l'abandonnent aux chances du hasard, et aux violences des insensés? Non, mon cher ami, cela n'est pas possible.

Ce que cette Assemblée aura à faire en France, ne voyez-vous pas que c'est tout? N'entendez-vous pas le cri qui s'échappe de toutes les âmes: « Il faut sauver la France ! » Oui, mais pour sauver la France, savez-vous ce qu'il faut? Il faut la refaire.

O mon ami, notre état politique est triste mais notre état moral est religieux...! Dieu me garde, quand toutes les plaies de ma patrie sont encore toutes saignantes, d'y porter une main dure! Ne nous raidissons pas contre l'évidence; de tels désastres ne sont pas sans cause, et les causes immédiates ne sont pas celles que nous devions seulement regarder: il faut aller jusqu'aux causes premières et profondes. Non, ne refusons pas d'avouer ce qu'il est impossible de ne pas voir.

Et regardez où en était cette pauvre France, quand on l'a jetée si imprudemment dans la guerre. Depuis vingt ans quel abaissement des âmes, des caractères des mœurs! Et tout à coup quelle impuissance des institutions sociales! Au milieu d'une nation pleine de vie, quelle décadence de Bas-Empire!

Qui aurait jamais cru qu'une nation, que nous tous, et moi-même, avions si souvent proclamée la première nation du monde, fût sitôt jetée à terre? Qui n'a été stupéfait de ce désarroi immense après nos premiers revers, et de toute cette machine gouvernementale comme brisée et sans ressorts ? De quelles funestes illusions on avait aimé à se bercer ! quelles déceptions cruelles nous préparaient la flatterie et l'hypocrisie, ne reculons pas devant les mots vrais ! Car comme l'écrivait le général Trochu, citant Tacite : *Pessimum inimicorum genus, laudantes !* Qui n'a vu éclater, dès le début de cette funeste campagne, les imperfections, révélées déjà par nos meilleurs généraux, qui minaient notre armée, et ont rendu impuissant son plus grand courage sur les champs de bataille ! Et que de gens, à l'heure qu'il est, ne voient pas encore à quel degré le péril social s'est accru par les doctrines d'impiété et d'immoralité qui nous désolent ! La presse, il faut bien qu'elle l'entende, a trop trahi tous ses devoirs.

N'est-ce pas à elle que revient en grande partie la démoralisation de l'esprit public ? Qu'a-t-elle fait de la religion et des mœurs ? Qu'a-t-elle fait de ce grand esprit français qu'elle a nourri de tant de fadaises et de licence ! Qu'a-t-elle fait de l'autorité et du respect, même dans l'armée ? Un officier supérieur français me disait : « Si l'indiscipline a trop entamé notre armée, la faute en est à cette presse frivole et licencieuse qui envahit tout. Dans la plupart des actes d'insubordination, nous retrouvons sur les lèvres du soldat les phrases même de l'article frondeur qu'il a lu la veille. » — « Qu'avez-vous appris au régiment ? demandait-on, en 1820, à un sergent de la vieille garde ? » — J'y ai appris le respect. » Certes, tous ne pourraient pas le dire aujourd'hui. La vérité est que le respect de l'autorité a péri chez nous, avec tant d'autres grandes et saintes choses, sans que nous ayons acquis pour cela plus de véritable indépendance de caractère plus d'horreur du servilisme, et plus de véritable aptitude à la vie libre.

Ah ! quel examen de conscience nous avons tous à faire ! Serions-nous donc un peuple irrémédiablement léger, endormi dans sa frivolité et son insouciance, et que les coups de foudre même ne parviennent pas à réveiller ? Quelles vérités il y aura à dire à la France, quand le temps sera venu !

Le poète romain s'écriait autrefois :

Atas urbibus
Ultimæ stetêre causæ,
Cur funditus perierunt !

Nous aussi, si nous voulons être instruits par nos malheurs, reconnaissons-le, nous avons laissé dans tout le corps social s'envenimer des plaies profondes, et tout est pour ainsi dire à guérir chez nous. Nos ennemis nous condamnent à dire ces choses devant eux. Mais qu'ils ne l'oublient pas trop, ils ont, eux aussi, connu le malheur, en 1807 et en 49 ! Et c'est pour eux comme pour d'autres, que Virgile a dit cette grande parole que nous avons bien le droit de leur rappeler en ce moment :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco !

Quoi qu'il en soit, voilà donc la haute mission qui va être dévolue à la prochaine Assemblée : elle aura la France à reconstituer ! Elle aura entre les mains, autant du moins que ces grandes choses peuvent être entre les mains des hommes, l'indépendance, l'honneur, le salut du pays, l'avenir de la liberté et de l'autorité, le sort de la société elle-même, la paix de l'Europe et la sécurité du monde, si intéressé toujours aux destinées de la France ; car cette funeste guerre n'a pas seulement déchaîné sur nous les horreurs de l'invasion, elle a rouvert encore l'abîme des révolutions.

Cette Assemblée aura encore à trouver des solutions aux grands problèmes qui, depuis si longtemps, nous travaillent, à discerner et séparer ce qu'il y a de faux et de mauvais dans toutes ces idées si complexes, si fécondes en redoutables malentendus, qui agitent nos temps modernes.

Les deux grandes forces de l'humanité sont l'autorité et la liberté ; l'autorité, force conservatrice ; la liberté, force conquérante; mais toutes deux forces divines, nécessaires toutes deux à la grandeur d'un pays, et qui devraient, par conséquent, être toujours alliées, jamais en guerre. Elles luttent cependant, chez nous, l'une contre l'autre. Il y aura à les réconcilier enfin.

Et il y a de plus ces graves et difficiles questions sociales, dont le seul programme a de quoi effrayer les plus forts esprits, mais qui, une fois posées, ne permettent pas qu'on les écarte.

Devant de si hauts intérêts et de telles questions, ne répondre ni oui, ni non, ne rien dire, ne rien faire, dans une telle crise, en présence de l'étranger qui foule et ravage notre sol et voudrait nous faire déchoir de notre rang dans le monde, en face de la France humiliée au dehors, menacée au dedans, s'isoler, ne pas agir, professer l'inaction, entraver l'énergie des hommes de bien, en vérité, je n'ai là-dessus qu'un mot à dire : ce serait un crime et une folie ! Non, ne le croyez pas, nul n'en sera capable.

Ah ! si profond que soit son malheur, la France, n'en doutez pas, est encore la France. Immenses peuvent être encore nos ressources, si on sait les employer, et appliquer toutes les forces vives du pays à l'œuvre de reconstruction qui est à faire. Mais combien il importe de ne pas se tromper sur les conditions, ni sur les instruments d'une telle œuvre !

Sans doute, la future Assemblée ne peut faillir à sa tâche, et, selon les hommes qui la composeront, perdre la France ou la sauver. Mais c'est précisément pour cela qu'il faut tout faire pour y envoyer des hommes qui soient dignes de leur mission, et écarter ceux qui nous conduiraient aux abîmes.

J'entends dire de tous côtés que le grand malheur de l'heure présente, c'est que nous manquons d'hommes, de ces hommes tels que la situation en réclame, autour desquels on se rallie, et on reprend courage. Il n'en faudrait pas beaucoup, peut-être, dans une assemblée, pour tout sauver ; mais il en faudrait. *Exortiare aliquis !* Voilà le cri universel. Mais quoi donc ? Est-ce que véritablement la France serait stérile en hommes ? Je ne puis le croire. Nous en avons; mais il faut savoir les trouver. Il y a des régimes qui les écartent, ou qui les étouffent. Que ce soit au moins le bénéfice du

---

et retenant son haleine pour ne rien perdre des murmures de cette nuit, elle vit passer à peu de distance une forme blanchâtre, qui détachait, à cause de sa teinte, sur un fond noir mat. D'abord, elle se crut trompée par une illusion; mais, après quelques instants, le doute n'était plus permis. La forme prenait un corps; elle marchait avec lenteur et s'arrêtait par intervalles, devant la fenêtre, en gardant une effrayante immobilité.

Le courage le plus viril frissonne involontairement et par secousses nerveuses devant les mystères de la nuit; la jeune femme s'effraya cette fois, avec d'autant plus de raison qu'une apparition nocturne perdait en pareille circonstance son caractère fantastique, et la menaçait de tous les périls de la réalité humaine. L'ombre, après quelque hésitation, changea la direction de sa marche et s'avança d'un pas timide vers la fénêtre, comme pour accomplir quelque horrible projet, médité longtemps et enfin résolu. La jeune femme, enveloppée d'une obscurité profonde, recula sur la pointe des pieds, vers la porte de communication, et mit la main sur la clef, pour se ménager une fuite et un secours au suprême moment.

Bientôt une silhouette effrayante se dessina dans le cadre de la fenêtre, et la jeune femme entendit un souffle intermittent et agité, qui, sans doute, annonçait de criminelles intentions. Toutefois bien décidée à n'ouvrir la porte et à pousser le cri d'alarme qu'à l'extrémité dernière, elle attendit et mouilla la clef des sueurs fiévreuses de sa main. Une heure s'écoula et l'apparition ne changeait pas de place ; elle avait même pris une pose calme assez rassurante, et paraissait décidée à garder son immobilité inoffensive jusqu'au jour. La crainte avait donc disparu ; le mystère restait.

Un bruit de pas se fit entendre sur le petit sentier de la cabane, et bientôt un coup donné par une main retentit sur le bois d'une fenêtre ; au même instant l'ombre disparut, et la jeune femme, se rapprochant de la fenêtre prêta l'oreille et écouta Deux hommes se parlaient à voix basse, et l'ellipse de la voûte épaisse des arbres faisait retomber leurs voix dans l'embrasure de la fenêtre, comme si la conversation eût été engagée à deux pas.

— Je n'ai rien vu ; la mer est très-calme. Pas un souffle de vent.

— C'est bien ; donnez-moi votre carabine, je vais vous remplacer.

— Touchez, pour voir si l'humidité n'a pas mouillé la poudre de l'amorce.

— Il vaut mieux la renouveler.

— Oui, c'est plus prudent... Emmenez Asthon avec vous. Ce pauvre chien est très-triste, nous lui prenons son métier ; il croit que nous l'accusons de faire mauvaise garde.

— Viens ici, Asthon.

La porte de la case s'ouvrit ; deux bruits de pas opposés se firent entendre, l'un dans la salle commune, l'autre sur le sentier de la mer. Il était maintenant facile d'expliquer le mystère. Le comte Raymond ayant fini sa faction, rentrait et venait avertir Paul, son remplaçant. Il résultait toutefois de ceci que Paul, au lieu d'attendre dans la case l'arrivée de Raymond, avait veillé au dehors sur le sommeil de la jeune femme et s'était constitué son ange gardien. Le fantôme terrible venait de montrer le dévouement d'un protecteur généreux. En toute autre occasion, la jeune et belle créole aurait réfléchi avec son cœur sur cet incident trop significatif; mais les périls suspendus sur la colonie ne permettaient pas à l'imagination d'une femme de se complaire dans une analyse de sentiments étrangers à la situation. Toujours résolue à veiller jusqu'au jour, quoique brisée par l'émotion et l'insomnie, elle s'assit sur son grabat d'anachorète, puis s'inclina sur le chevet, et, trop faible pour lutter contre les exigences de la nature, elle s'endormit.

Quand elle ouvrit les yeux, les oiseaux chantaient sur les arbres voisins, et les perruches peintes appelaient leurs maîtresses avec leurs roulades d'or. On entendait aussi les voix joyeuses des colons, déjà tous rassemblés sur la terrasse, où chaque sentinelle racontait les aventures de la nuit.

Confuse à l'idée d'être surprise dans le désordre de sa toilette, la belle créole se leva brusquement, ferma sa fenêtre à demi et prêta l'oreille.

— Moi, disait Paul, j'ai bien cru un moment que nous aurions eu une danse cette nuit. Je venais de remplacer le comte, et j'avais l'œil ouvert sur la mer... voilà que notre chien Asthon se met à se plaindre, mais bien bas, comme une sauterelle de nuit... D'abord, je crus qu'Asihon me reprochait le doute offensant que nous venions d'élever contre sa vigilance, et j'essayai de le consoler de mon mieux lorsque j'ai vu ses oreilles s'aplatir et ses poils se hérisser sur toute la longueur du dos. — Les chiens ne font pas tant d'honneur à des pirates ; il y a un tigre noir là-dessous ! ai-je dit. Je me suis avancé de deux pas dans la mer pour me ménager au besoin une retraite chez les poissons; j'ai appuyé la crosse de mon fusil ur l'épaule, et j'ai regardé du côté du bois avec les yeux d'Asthon.

Le sorcier de chien ne se trompait pas : le sable de la mer est très-blanc la nuit aux étoiles, comme vous savez, on y verrait une tâche d'encre au premier coup d'œil. La tache d'encre est sortie de la lisière du bois, et s'est avancée à petits pas comme pour sonder le terrain. Asthon, qui est si courageux contre les hommes, reculait dans la mer, et ne montrait que sa tête au-dessus de l'eau. La pauvre bête me regardait en s'excusant d'avoir peur. Je tenais mon tigre au bout de mon canon de fusil, et mon doigt avait de fières démangeaisons sur la détente; une idée m'a retenu : si mon coup de fusil, est entendu, me suis-je dit, tous les amis vont arriver. Il ne vaut pas la peine de les déranger de leur sommeil pour si peu de chose. Mais, en prenant cette détermination, je renonçais à me faire remplacer par une autre sentinelle; il me fallait attendre le jour. Le tigre noir me bloquait; il n'osait pas s'avancer trop dans la mer, parce que les tigres craignent l'eau comme les chats, mais il se promenait à distance sur le sable; il s'arrêtait et me regardait ; ou bien il se couchait comme un chien de faïence, allongeait les pattes et enfonçait ses narines dans l'air, quand la brise soufflait du golfe En tout autre moment, Asthon m'aurait fait rire aux larmes; il m'a souvent suivi en chasse, il connaît mon adresse et il ne comprenait pas le silence de mon fusil devant ce gros gibier; ses yeux m'interrogeaient avec une expression comique, et la plainte sourde qu'il m'adressait d'un air suppliant m'aurait engagé à suivre son conseil, s'il n'y avait eu que des hommes autour de moi, mais je pensais à notre jeune compagne, qui devait avoir besoin de tant de repos après la rude journée d'hier, et je n'ai pas voulu troubler son sommeil. La nuit m'a paru bien longue, mais je la raccourcissais pour mes amis et pour *elle*, et cela me donnait de la joie. A la minute où le soleil s'est levé brusquement, le tigre a bondi comme si un rayon lui eût percé le poitrail; il a poussé un miaulement rauque, et, se tournant avec lenteur vers les bois, il a paru très-content de retrouver la nuit de ce côté toujours sombre, et en trois bonds il a disparu.

(La suite à un prochain numéro.)